

« *Le vin des crapauds* » de **Saïd Mohamed**, orné de linogravures de **Bob De Groof** et d'une préface de **Cathy Garcia**, Ed Les Carnets du Dessert de Lune, 2017. Collection Pièces Montées. 18 €.

On ne guérit pas, dit-on, de son enfance. Certains l'ignorent, d'autres pas. **Saïd Mohamed** est de ceux-là. Il y a cette enfance qui nous façonne et qui nous marque, parfois au fer rouge. Ce temps que l'on vit parfois - ce fut le cas - dans un arrachement qui met à vif, une brutalité qui donne envie de briser les cadres. Il y a la conscience que l'on en a et qui permet aussi, plus tard, de relire cette enfance comme la chance de ce qui vient et où l'on a sa part à construire. L'enfance est aussi une fenêtre ouverte dans le mur. Dans les murs. Tous. Il y a aussi cette conviction que la parole peut être prise et qu'elle est un puissant outil pour dénoncer et inviter autant qu'un vrai chemin vers soi et vers les autres. Dès lors, l'adulte qui est au monde chargé de son passé, de son histoire, regarde ce qui l'entoure, ici et là-bas. Et tout ce qui en lui fait cicatrice redevient aussi plaie vive. La guerre, les destructions, l'exploitation, les pouvoirs de mort et d'argent (qui, de tous temps, vont si bien ensemble), les injustices, mais aussi l'indifférence, la veulerie, l'égoïsme, tout cela remonte dans un immense haut-le-cœur. L'écriture se fait vomissure qui libère, en les nommant, des sanies d'un monde auquel le poète appartient, en toute conscience, et où il trouve sa place en prenant la parole pour dire. Ce "**vin des crapauds**" est un vin aigre. Il a la couleur d'une souffrance coagulée. Mais on aurait tort de n'y voir qu'indignation et désespoir. Derrière le désarroi dont il témoigne, le poème érige son phare, appelant à l'éveil et à la vigilance, affirmant aussi une présence qui, dans le partage de la parole, est finalement salutaire et fraternelle.

© **Alain Boudet in La Toile de l'un**

En 1995, je publiais pour sa première édition « *Le vin des crapauds* » (Polder n° 81). Petit format avec un dessin de couverture signé Fatmir Limani de Kitoko Jungle Magazine. Seconde édition en 2017 chez Jean-Louis Massot : grand format avec 14 linogravures de Bob de Groof du même Kitoko Jungle. Fidélité aux textes et aux illustrateurs.

Si l'on compare les deux versions, on voit que Saïd a complètement remanié ses poèmes. Changement dans les vers, redécoupage des strophes, bouleversement dans l'ordre des pages, le début devient la fin... Pour autant, l'impact global reste le même. Une révolte pure contre la société, une dénonciation vindicative et vengeresse du système, un cri primal contre l'injustice et la haine. Les poèmes ont été écrits pendant la première guerre d'Irak, c'est dire qu'ils restent d'actualité. « Ce n'est pas un poème mais une agression... »

Saïd Mohamed sait jumeler des éléments disparates a priori, où abstrait et concret s'aimantent : « ...mélange d'excréments et de sentiments [...] De foi et de vomis, de moignons et de décadence... » Il peut aussi allier des mots voisins comme fous et gueux, fourbes et niais ou fantassins et bâtards... La trivialité très fréquente fait partie de la violence du discours. Son style reste semi-lyrique avec des emportements fougueux, mais toujours phrasés. Il est capable d'aligner le nom des bourses mondiales au même titre que faire appel à des références médiévales, cette contradiction apparente montrant bien l'état du monde et ses écarts vertigineux au sein d'un même siècle. Les imprécations, avec son lot d'exclamations et d'apostrophes sont monnaie courante : « Dieu, je n'ai jamais prononcé ton nom / Je t'ai maudit, chien de ta mère pour en aveugle / M'avoir conduit dans un monde que je renie. » De même, il règle ses comptes avec sa mère : « Pourquoi comme un chat ne m'as-tu pas / Au fond d'un sac jeté, et aussitôt noyé ? / Aujourd'hui, je ne te maudirais pas... » Il ne se fait pas de cadeau non plus dans ce vers, où l'antithèse est perceptible et l'asyndète éloquente : « Je ne suis pas ignoble, j'ai honte de vivre ».

« *Le vin des crapauds* » garde indemne sa charge virulente contre tout ce qui représente aux yeux du poète l'enfer sur terre. Les linogravures hallucinées de de Groof sont au diapason des poèmes apocalyptiques de Saïd Mohamed. Chiens et crocodiles aux yeux exorbités et autres monstres emportés dans une tempête noire, mitraillettes et crânes,

grimaces et squelettes débordent le cadre. Ainsi, comme il est dit à la dernière ligne du livre : textes noirs et dessins cauchemars sont leur façon de dire : « Non à l'horreur ! » hier comme aujourd'hui.

© Jacques Morin, in Décharge

Au fond du désespoir

A l'orée du printemps, Les carnets du dessert de lune gâte ses lecteurs après le très beau poème, l' « Exode », de Daniel de Bruycker magnifiquement illustré par des photos de Maximilien Dauber, il leur propose ce recueil, grand format cette fois, de Saïd Mohamed tout aussi magnifiquement illustré par des linogravures de Bob De Groof. Des illustrations en blanc sur noir qui montrent des personnages fantasmagoriques effrayants, tout en rondeur, avec des grands yeux ronds hébétés, inhumains, des personnages agressifs et des personnages qui subissent l'agressivité des précédents. Un monde fantastique et violent qui symbolise notre société où les puissants terrorisent les faibles.

Ces dessins de monstres effrayants illustrent à merveille la douleur et le désespoir que Saïd Mohamed éprouve après toutes les guerres et tous les attentats qui ensanglantent notre monde.

« Je n'ai pas souvenir d'un instant de paix,
Chaque jour déverse son lot guerrier
Et nous maintient la tête sous l'eau.
Nous devons cesser de croire possibles la beauté et
L'amour. »

Et, il accuse ceux qui tirent les ficelles et profitent de toutes les horreurs perpétrées pour asseoir leur pouvoir et leur fortune.

« Nous buvons le fiel du vin des maîtres,
La corde sur le cou, attendons à leurs pieds »

Le désespoir l'emporte aux confins de l'humanité, là où même le pardon n'est plus possible, là où pardonner n'a même plus de sens.

« Je crains ne jamais pouvoir donner le pardon
A l'œuvre de l'enfer. »

Non content de s'en prendre aux faiseurs de guerre, à ceux qui tirent les ficelles, il s'en prend à sa mère à qui il reproche, atteignant le fond de l'abîme du désespoir, de l'avoir mis au monde.

Mère, pourquoi n'as-tu pas pris tes précautions

"Quand à mon père tu t'es jointe ?

Pourquoi comme un chat ne m'as-tu pas

Au fond d'un sac jeté, et aussitôt noyé ? »

Et si la mère n'a rien fait pourquoi Dieu ne l'a-t-il pas fait ?

« Dieu, je n'ai jamais prononcé ton nom.

Je t'ai maudit, chien de ta mère pour en aveugle

M'avoir conduit dans un monde que je renie. »

Tout le venin a été craché, « Pas dit qu'on boirait de ce vin-là » comme l'écrit Cathy Garcia dans sa préface mais on a envie de savoir jusqu'où le poète plongera dans son désespoir. Jusqu'au nihilisme le plus suicidaire peut-être.

« Mange ton fils, amère humanité

Et pose-lui le couteau sur la gorge. »

Dans sa postface, Saïd Mohamed précise que « Le vin des crapauds a été écrit en grande partie pendant la première guerre d'Irak, de 1990-91 » et qu'il lui « est apparu essentiel de republier l'ensemble de ces textes » « devant les événements récents et ceux à venir.. » Il ne veut pas seulement parler des horreurs des attentats mais aussi de la façon d'attribuer ce qui n'est qu'un plan pour détruire les vieilles civilisations en les assujettissant mieux aux lois du marché, à un Nouvel Ordre Mondial, l'Axe du Mal.

© Denis Billamboz in <http://www.critiqueslibres.com/i.php/vcrit/50361>

On ne guérit pas, dit-on, de son enfance. Certains l'ignorent, d'autres pas. Saïd Mohamed est de ceux-là.

Il y a cette enfance qui nous façonne et qui nous marque, parfois au fer rouge. Ce temps que l'on vit parfois - ce fut le cas - dans un arrachement qui met à vif, une brutalité qui donne envie de briser les cadres. Il y a la conscience que l'on en a et qui permet aussi, plus tard, de relire cette enfance comme la chance de ce qui vient et où l'on a sa part à construire. L'enfance est aussi une fenêtre ouverte dans le mur. Dans les murs. Tous. Il y a aussi cette conviction que la parole peut être prise et qu'elle est un puissant outil pour dénoncer et inviter autant qu'un vrai chemin vers soi et vers les autres. Dès lors, l'adulte qui est au monde chargé de son passé, de son histoire, regarde ce qui l'entoure, ici et là-bas. Et tout ce qui en lui fait cicatrice redevient aussi plaie vive. La guerre, les destructions, l'exploitation, les pouvoirs de mort et d'argent (qui, de tous temps, vont si bien ensemble), les injustices, mais aussi l'indifférence, la veulerie, l'égoïsme, tout cela remonte dans un immense haut-le-cœur. L'écriture se fait vomissure qui libère, en les nommant, des sanies d'un monde auquel le poète appartient, en toute conscience, et où il trouve sa place en prenant la parole pour dire. Ce "vin des crapauds" est un vin aigre. Il a la couleur d'une souffrance coagulée. Mais on aurait tort de n'y voir qu'indignation et désespoir. Derrière le désarroi dont il témoigne, le poème érige son phare, appelant à l'éveil et à la vigilance, affirmant aussi une présence qui, dans le partage de la parole, est finalement salutaire et fraternelle.

© Alain Boudet in La Toile de l'un